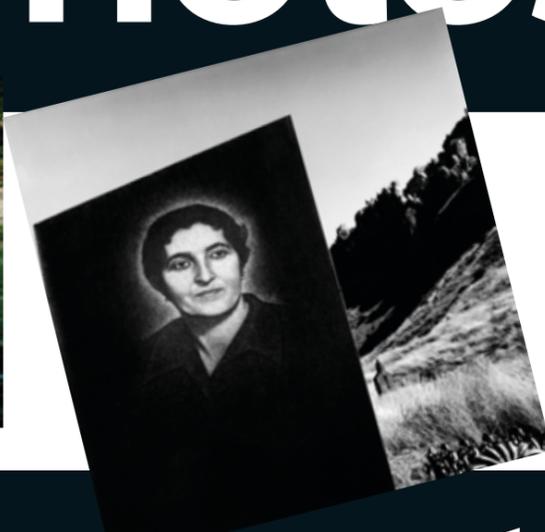
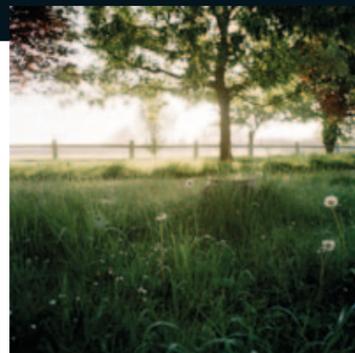


“Mes Photos



n'intéressent personne”...



Photographe indépendante, **Pascaline Marre** a choisi de raconter les aléas de son expérience professionnelle avec ironie et autodérision... En 2011, aux éditions Husson, à Bruxelles, elle publie un livre courageux intitulé *Mon travail n'intéresse personne*.

Désillusions, rendez-vous ratés, incompréhension... beaucoup de photographes se reconnaîtront dans les récits de Pascaline et dans son engagement photographique. Des récits accompagnés bien sûr de ses photos, celles qui justement n'intéressaient personne... jusqu'à ce qu'une galerie (Binôme) et un éditeur (La Martinière) ne redonnent espoir à Pascaline...



“ Je voulais faire un beau livre pour un premier livre; un livre sérieux avec de belles photos et mon nom sur la couverture. Un rêve de photographe. Trois fois rien. Juste une petite place sur les étals, et la chance d’être feuilletée et regardée. Avoir le sentiment que mon travail sert peut-être à quelque chose, et ne pas perdre l’envie de photographier. Encore une photographie. À quoi bon? Nous baignons dans un océan d’images et d’informations; on ne se voit même plus, on ne regarde plus. L’information nous parvient instantanément, et l’on en oublie ce que l’on cherchait. À force de refus et d’arbitraire, où chercher? Mes interlocuteurs ne sont guère soucieux; nous sommes tellement nombreux...”

Le sujet

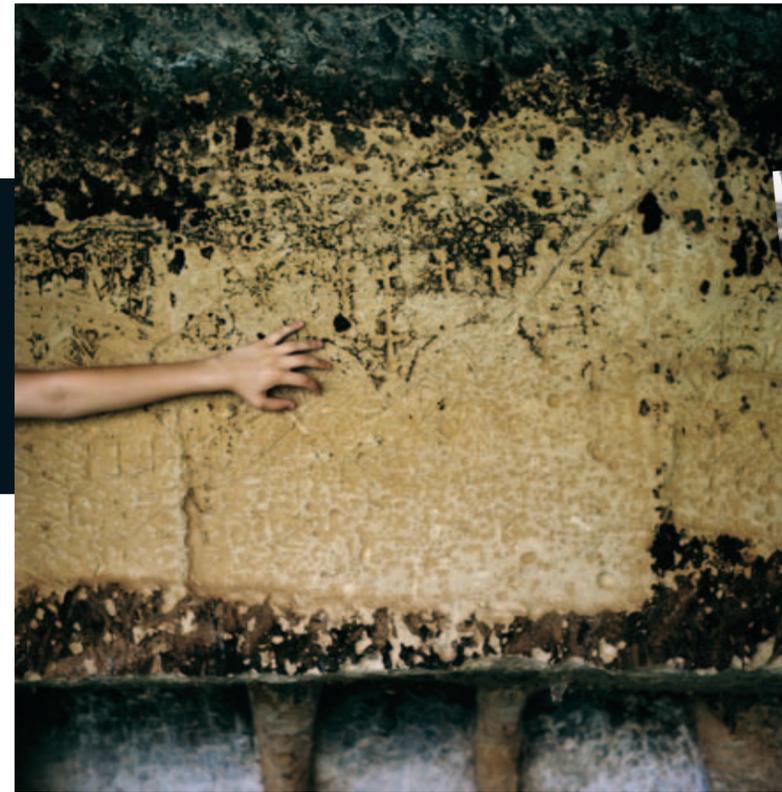
Le sujet est à peu près tout. Il fut un temps où je montrais aux rédactions mes books; des carnets de photos rapportées de mes pérégrinations pour leur montrer ce que je savais faire.

Quelle naïveté que de penser que mes photos pourraient convaincre. Je me sentais tel un singe de foire qui ferait son numéro en criant: “Regardez, regardez ce que je sais faire!”. Mais les numéros de foire sont désuets, ils n’attirent plus le client. Ce sont des rigolos qui font tout juste rire le pavé. Non, ce qu’il me fallait c’était le sujet; qui plus est, Le sujet dont ils avaient besoin sur le champ. Je m’y suis attelée, plus tard, sans plus de résultats.

Il faut être réaliste, les images ne suffisent pas, il faut une histoire, à défaut d’un scoop. Et les photographes, du fait de leur nombre, doivent se creuser les méninges et finissent par faire preuve d’une originalité parfois débordante dans la présentation de leur sujet, à défaut de contenu.

Ne perdrait-on pas le sens du sujet, à vouloir tant chercher le sujet non photographié, ou pas de cette façon-là? Le sujet ne tuerait-il pas l’acte créatif de photographe?

Je me suis si bien attachée à organiser mon travail sous forme de sujets, que je finis par ne plus savoir pourquoi je photographie. Et je finis par oublier de prendre des photos pour rien, ou pour le plaisir. J’en oublie l’envie et l’inspiration ne vient plus, ou alors il faut que la neige tombe pour que je regarde sous un jour nouveau ce que je ne voyais plus avant. Et à force de recherche de sujets, on en perd de vue la vie et le monde autour de nous.



Le cadre

On aime le cadre, et de plus en plus. Tant et si bien que le photographe finit par ne voir que le cadre, presque à en oublier son contenu. La présentation devient un travail en soi. Présentation de soi d’abord, et des images ensuite. Il faut se mettre à la place de notre interlocuteur qui n’a pas de temps à perdre.

Lorsque je m’entends dire par le responsable photo d’un hebdomadaire culturel que je rencontre pour lui montrer différents sujets et espérer une collaboration: “Votre travail fait trop laboratoire”, je me dis que je dois pêcher dans mon cadre et ma présentation.

Et par dépit, je me demande pourquoi les rédactions ne pourraient faire preuve d’un peu d’imagination; qu’elles se mettent à regarder le sujet à travers l’image. Mais il leur faut le sujet ficelé, l’histoire cousue de fil clair. Vu le nombre, ils peuvent se permettre cette exigence. Et il faut aussi penser à leur organisation iconographique.

Pourquoi ne pourrais-je être touche-à-tout? Je fais un portrait comme je photographierais une fleur, la démarche est la même. Et j’aime rester dans cette recherche où le doute

permet la remise en question et l’exploration photographique. Je rêve un court instant en voyant des images défiler de Stieglitz, Man Ray, Diezuaide, Kertész, et tant d’autres.

Je sors de mon soliloque, et reviens à la réalité de mon responsable photo. “Mon travail fait laboratoire”, et je dois reprendre mes esprits pour défendre verbalement ce que mes images n’ont pas eu la pertinence de faire. Je regarde mes sujets.

C’est sûr. Qui peut s’intéresser à Sveta et aux églises arméniennes ou ce qu’il en reste aux confins des plateaux du Caucase? Ou aux pierres qui restent des maisons de Beyrouth, de quand Beyrouth était Beyrouth, avec ses couleurs du temps subtiles et raffinées, avant la dernière guerre, enfin l’avant-dernière. C’est une histoire qui passe, quinze ans de guerre civile.

Pourquoi? Se pose-t-on encore la question? Des villes disparaissent, des peuples aussi, très vite au XX^e siècle. Notre nouveau siècle se croit tout neuf sorti d’une nouvelle ère et semble oublier bien vite son passé; il en reproduit invariablement les mêmes erreurs, utilisant des moyens plus sophistiqués, plus élaborés.

Les nouvelles arrivent aussi vite qu’elles dis-

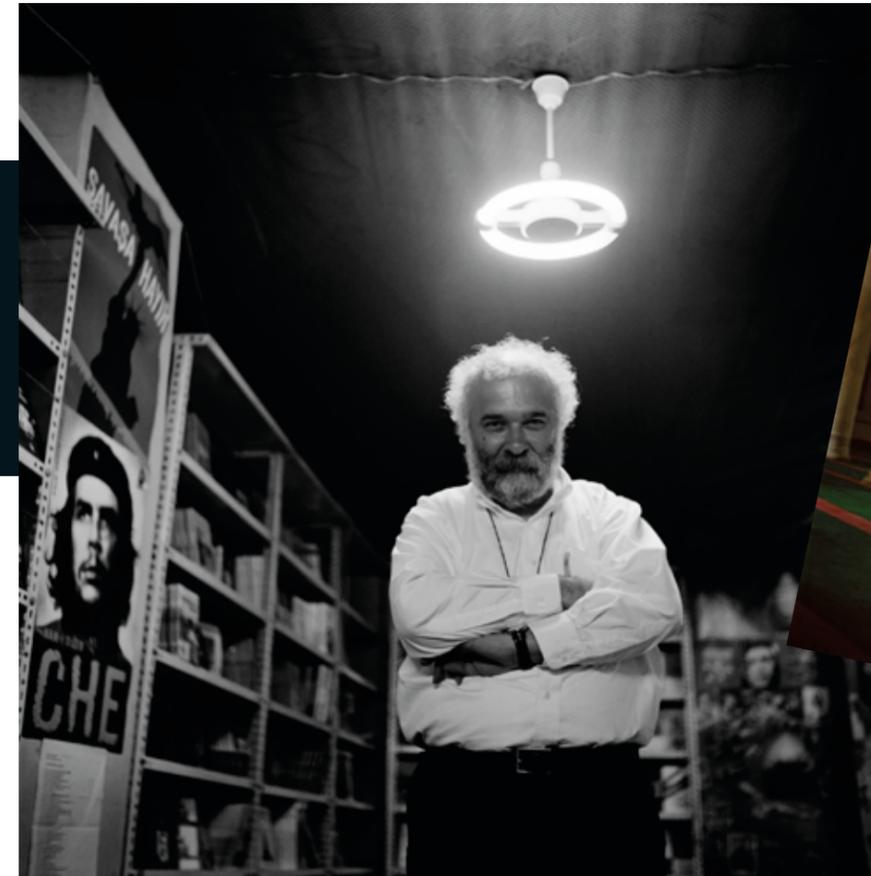
paraissent. Alors, que dire de Saïda et de son souk resté dans son jus? Est-il encore possible de faire des images sur un sujet qui n’est pas sous les feux de l’actualité? Parce qu’on est touché par l’ambiance d’un lieu qui a son histoire et qui a sa vie, peut être pas celle des grands de ce monde ni des zones de conflit? Et l’écriture photographique, qu’en fait-on? Mais c’est de presse dont il s’agit, et d’actualité. Il faut de l’inédit, un scoop. Aller toujours plus loin, et pour certains, il en est allé de leur vie.

Doit-on le rappeler aux rédacteurs et responsables photo confortablement installés dans leurs fauteuils, qui avalisent, ou le plus souvent dévalisent d’un geste de la main le travail d’un ou plusieurs articles bouclés d’un photographe qui s’est investi, sué ou risqué sur un sujet pendant plusieurs semaines, voire plusieurs mois et qui s’entend dire après 20 minutes de critiques parfois sans fondement:

“Non, vous savez, ce n’est pas trop d’actualité. Mais revenez quand vous aurez autre chose.”

Bien sûr, on ne m’a rien demandé, me direz-vous. Personne ne m’a forcée à m’embarquer sur un projet, en espérant qu’il soit publié, vu, parce que je juge qu’il nous concerne, et qu’il me touche.

Heureusement, les rédactions savent.



Se vendre

Se vendre : ça ne s'invente pas ; cela demande de réelles aptitudes. Et le plus dur : vendre son talent. À mi-chemin, il paraît aussi que l'on peut s'en tirer sans talent mais avec un bon bagout. La légende voudrait même qu'un photographe très en vogue ait si bien vendu son travail qu'il n'a jamais eu à le montrer. Mais je crois que ce sont de mauvaises langues qui colportent ce genre de rumeurs.

Il faut donc y croire, et vu le nombre, encore à lui la faute, personne ne viendra vous chercher.

Certains le font très bien et c'est une qualité bien utile que je n'ai pas réussi à développer. Trop de doutes. Il faut avoir une foi inflexible en son être et sa trajectoire. Moi non. Je n'ai jamais pu. En revanche, mes histoires me portent.

Peut-être est-ce pour cela que je suis touchée par le visage de Madame Bonale sous son chapeau avec un foulard pour protéger sa nuque. Elle plie sous le poids du temps et du labeur.

Chez eux, le temps semble s'être arrêté, ou peut-être est-ce nous qui avançons trop vite. Les "r" sont roulés ; quelques chaises qui frottent le parquet pour s'asseoir autour d'un verre, ou dégager la table pour y étaler la pâte du pastis.

Tout est silencieux. La cheminée moyenne-âgeuse trône, bouche béante de suie, au centre de la pièce de la maison. Dessus, des assiettes en décoration et des fleurs plastiques sous plastique.

Le monde arrive de temps en temps par la fenêtre télévisée pour se rappeler qu'on est de son temps. Madame Bonale n'a jamais quitté sa région, sauf pour aller voir sa fille à Toulouse. Dans les années 50, on leur a proposé des prêts faramineux pour se moderniser. Enfin, des prêts pour produire plus, pour rembourser les emprunts ; c'est comme ça qu'ils l'entendent.

"On aime notre travail. Les grandes exploitations, ce n'est plus la même chose ; c'est de la gestion", me dit son fils. Espèce en voie de disparition, ils contribuent à notre patrimoine géographique avec tout l'amour qu'ils ont pour leur métier et leur terre qu'ils travaillent de leur main et de leur corps jusqu'à n'en plus pouvoir.

Faire les choses avec amour est aussi une espèce en voie de disparition dans notre monde de production et de résultat. On se fiche bien de la manière, à quelques exceptions près. Des renégats qui osent faire ce qu'ils aiment envers et contre tous. Et qui réussissent parfois même, au point d'en faire un phénomène de mode.

J'ai longtemps cru que le mérite était une gageure à la vente de son travail.

On n'aime pas beaucoup le risque, mais on aime le mérite. Le mérite, c'est important ; c'est une vertu ; une nécessité.

Il faut mériter.

Mériter son argent, sa vie, sa place, son nom, son bonheur, et aussi son talent.

À présent, je ne suis pas bien sûre que le mérite soit encore au goût du jour, dans un monde artistique où la créativité passe avant tout par un discours. Les mots et la pensée servent de paravent pour asseoir une œuvre ; lui assurer sa qualité artistique.

Tout finit par se valoir ; il suffirait d'une bonne idée.

La presse

"Faites votre sujet, et revenez nous voir."

Vendre son sujet à la presse est une entreprise en soi. Les rendez-vous sont très instructifs. J'ai beau m'y préparer, je suis toujours stupéfaite de l'originalité des réponses des services photo et autres de rédactions.

"Parlez-moi de votre sujet." Je me suis appliquée avec le temps à soigner ma prestation, mais je n'ai jamais réussi à faire rentrer mes sujets dans la ligne éditoriale. Elle a souvent bon dos la ligne éditoriale ; toujours prête à courber l'échine.

"Oui, les photos sont belles, mais on préférerait de la couleur." Ou encore "Votre sujet est très bien, mais on ne prend plus de portraits de personnes en train de fumer ; c'est une nouvelle ligne éditoriale." Et puis, il y a ceux qui vous expliquent tout simplement : "Si on avait voulu faire ce sujet, on l'aurait fait." C'est

une évidence à laquelle je n'avais pas pensé.

Je montre à un responsable photo d'un hebdomadaire d'actualité un sujet sur des intellectuels turcs, rencontrés quelques mois auparavant à Istanbul. Ils sont historiens, éditeurs, rédacteurs en chef, avocats, professeurs d'université, poètes, écrivains et plasticiens. Ils luttent pour la liberté d'expression dans leur pays et la reconnaissance du génocide arménien, ou tout du moins œuvrent à la prise de conscience de cette histoire niée par le gouvernement turc depuis près d'un siècle. Nous sommes à la veille de l'ouverture officielle des négociations de la Turquie avec l'Union Européenne, et je me dis que je suis dans l'actualité. Mais que répondre à cette phrase que mon interlocuteur m'assène encore et encore "si on avait voulu faire ce sujet, on l'aurait fait." Effectivement, que dire ; que répondre.

Quelques jours plus tard, je propose ce même sujet à un quotidien.

Je rencontre le responsable du Proche-Orient et de la Turquie, qui s'agace aussitôt du ton de mon article. Mon rédacteur a tout juste le temps de parcourir l'introduction en diagonale

qu'il s'emporte déjà et en colère m'assène : "Mais c'est de la manipulation et de la paranoïa", en parlant des intellectuels. Choquée et surprise de la virulence soudaine de ses propos, je lui rappelle le cas de certains écrivains, à l'instar d'Orhan Pamuk pour ne citer que lui, car la justice turque se presse sur son cas et les nationalistes le recherchent au moment même où j'essaie de publier mon article.

Est-ce de la paranoïa d'être passible de prison pour avoir défié la loi turque et "salir le drapeau turc" ? Depuis plusieurs décennies, des intellectuels œuvrent à une liberté d'expression, et les éditions Belge conduites par Ragıp Zarakolu et sa femme ont été parmi les premiers à en faire les frais dès les années 1970. Je laisse mon interlocuteur exprimer avec force et persuasion sa science de spécialiste, car je ne suis qu'une photographe et je n'ai de leçon à donner à personne. Les rédactions ont tout de même leur politique à suivre.

Alors que je rédige ces lignes, je viens d'apprendre que Hrant Dink, rédacteur-en-chef d'Agos, quotidien arméno-turc, vient de se faire assassiner à la porte de son journal à Istanbul. Nous sommes en janvier 2007.

Timing is everything.



L'édition

“Vos photos sont plus de l'illustration. Allez voir des éditeurs.”

Oui, j'aimerais bien publier mes images, bien sûr. Tous les photographes veulent être diffusés, publiés, exposés. Sinon, à quoi bon. Tout ce travail de fourmis qui s'endort dans des placards, enregistré sur des disques durs.

La première fois que j'ai été contactée par un éditeur, la maison d'édition était en bouclage d'un livre sur la rose. Ils avaient besoin en urgence d'une photographie illustrant un nu avec une rose. Sur les quelques heures que j'avais devant moi, je composais une image à partir des photos que j'avais prises. Le résultat leur plaît, je leur fais également une proposition pour leur couverture.

C'est une première rencontre. Et je suis contente, les trois images que je leur avais préparées sont retenues. Je suis accueillie à bras ouverts, et une fois le choix établi, je suis tout juste congédiée. Avant de me faire mettre à la porte comme un agent de passage ou un livreur à qui on ne dit que rarement bonjour, ou au revoir ou merci, et qui sera la cible de toutes les agressions dues au retard, j'ose la question.

“Quel est votre budget pour les photographies, car nous n'avons pas parlé de rémunération?”

“50 euros par photo et 80 euros pleine page, ça vous va? Pour la couverture, on peut pousser jusqu'à 100 euros?”

Qui dit mieux? Une autre offre? C'est la foire fouille, à qui mieux mieux, et à chacun d'y trouver son compte. Exceptés bien sûr les photographes reconnus qui peuvent imposer leur prix, ou céder leurs droits de reproduction gracieusement. Alors que dire de petits tribulations de mon espèce

On souhaiterait sauver le monde en dénonçant les injustices, mais les gens veulent rire, s'amuser, voir de belles plages de sable blanc, comme me l'explique sans ciller la directrice artistique d'un grand éditeur anglais récemment rencontrée à Arles. “Les gens ne veulent pas réfléchir”. Ils veulent voir le monde à travers leur jardin proprement taillé. J'ai du mal à croire la franchise de ma directrice artistique très sympathique par ailleurs, et feins la naïveté en lui demandant quelles sont alors les attentes professionnelles d'un si grand nom de l'édition. “Money, obviously!”

Évidemment, un projet éditorial doit être lucratif, et pour cela, intéresser le plus grand nombre. Choisir le plus grand dénominateur commun pour vendre le plus. Mon interlocutrice très british me donne l'exemple du foot. C'est sûr que c'est un sujet imbattable. Je peux aller me rhabiller avec mon sujet sur la négation du génocide arménien dans la Turquie d'aujourd'hui...

Rêver

Peut-on rêver devant une photographie?

Certaines photographies nous mettent face à la réalité d'un monde, qui n'est souvent pas le nôtre, pour comprendre et ne pas dire qu'on ne savait pas. Nous devenons ainsi témoins passifs d'une histoire qui se déroule devant nos yeux sans qu'on ne puisse agir. Et ces photographies sont nécessaires comme témoignages d'une réalité qui souvent dépasse la fiction et notre imaginaire. Il faut se rappeler, même si l'histoire s'en charge pour nous lorsqu'elle n'a de cesse de se répéter.

Et puis, il y a des photographies qui nous sortent de notre quotidien. Elles nous font voyager; elles nous font rêver et nous touchent au-delà de leur instant photographique. Elles ont leur propre histoire, au-delà de la nôtre ou de celle du photographe. Elles se racontent d'elles-mêmes et sont touchées par une certaine grâce; par un mystère.

Et je pense au travail de tant de photographes qui ont marqué leur temps: les frères Alinari pour le témoignage phénoménal qu'ils apportèrent au commencement de la photographie et sur plusieurs générations, à une époque où l'Italie construisait son identité nationale. August Sander, pour ses portraits éternisés du quidam dans une Allemagne au tournant du XX^e siècle. Capa pour avoir inventé

le photojournalisme de guerre; son collègue Cartier-Bresson pour ses icônes rapportées des quatre coins du monde. W. Eugene Smith, pour ses reportages dans *Life* magnifiquement humains et engagés; de même pour Mary Ellen Mark. Koudelka, pour ses images viscérales, tellement éloquentes dans leur silence. Pas de superflu, pas de dérapage, mais juste un point de tension entre la vie et la mort dans chacune de ses photographies. Aux antipodes, et pas si lointain, Martin Parr, pour ses images grinçantes de vérité, sans jamais trahir son sujet. Depardon, pour ses images de tout et de rien qui restent indéfiniment belles à lire. Gilles Caron dont la sincérité d'engagement et la force des images me laissent silencieuse. Avedon pour ses portraits où il n'y a rien à redire. Et les photographes qui ont fait de leur travail un art, tels Man Ray, dont l'éclectisme surprendra toujours ses contemporains; Vilem Reichman; Stieglitz, qui transformait un paysage urbain en vue fantasmagorique ou un nu en ange érotisé. Josef Sudek pour ses natures mortes où la lumière devient le sujet. Raoul Hausmann pour ses dénonciations politiques à travers ses photomontages. Tina Modotti et Weston dans leur dialogue photographique. Plus récemment, l'excellent travail de Nadav Kander sur la Chine, primé par le prestigieux prix Pictet, où il saisit à travers une série de tableaux la grandeur déchue d'un peuple qui se reconstruit trop vite. Autrement éloquent, le travail de Laurence Leblanc d'une incroyable légèreté et de force à la fois. Les magnifiques photos en noir et blanc de Claudine Doury sur les peuples de Sibérie ainsi que son tra-

SON PARCOURS

1990-1996 NY, BA en Histoire de l'Art, Drew University, NJ.

1999-2001 Les Bonales, paysans du Quercy-Blanc, Lot, France. Présélectionnée pour la bourse de la Fondation pour la Vocation Bleustein-Blanchet.

Octobre 2002 Exposition Rencontres à Domicile, Centre Culturel Jean-Houdremont, Cité des 4000, La Courneuve. Portraits photographiques réalisés en collaboration avec la plasticienne Gaëlle Braun: 100 rencontres sur 1 an.

Septembre 2003 Naissance d'Anouch

2004-2007 Vues Arméniennes, Arménie. Portrait de l'Arménie en proie à son histoire.

Mai 2005 Naissance de Naïri

2009 Nos maisons de famille, Voies Off Arles / Exposition collective Escalier B, Paris 11.

Février 2011 Naissance de Raphaël

Mars 2011 Parution de *Mon travail n'intéresse personne*, Editions Husson, Bruxelles.

Février 2012 Parution de *Nos Maisons de Famille*, La Martinière. Exposition à la Galerie Binôme, Paris 75004.

2004-2012 Fantômes d'Anatolie: projet en cours sur le génocide arménien dans la Turquie d'aujourd'hui. Livre à paraître dans une co-édition franco-turque.

vail en couleur sur l'Asie Centrale m'habitent souvent. Les images si poétiques de Sarah Moon. Et le livre témoin du photographe anglais Julian Germain *For every minute you are angry, you loose sixty seconds of happiness*, qui ne raconte rien et qui dit tout.

De grands noms, la liste est courte, et l'espace de ce texte ne suffirait pas pour rendre hommage aux photographes qui ont engagé leur vie, pour dénoncer, découvrir, rapporter, questionner, réfléchir et faire réfléchir, imaginer, rêver et faire rêver. Il y en a tant d'autres encore aujourd'hui qui prennent le risque de s'engager dans cette voie. Alors, professionnels de l'image et de l'information, ne renoncez pas à vos idées et donnez un droit de regard aux images d'inconnus qui seront peut-être un jour, des illustres.

Quatre questions à Pascaline Marre



Comment est venue l'idée, en 2011, de faire un livre qui s'appelait "Mon travail n'intéresse personne" ?

Avec mon mari, sur la terrasse d'un café de Yerevan lors de notre premier voyage en Arménie en septembre 2004. Nous nous amusions à chercher le sujet qui pourrait accrocher mes interlocuteurs professionnels : rédacteurs, éditeurs, etc. Et alors que je plaisantais sur mon inaptitude à me vendre, mon mari me dit, voilà ton sujet. Je me suis mise à l'écriture en 2006 et travaillais la mise en page, intégrant les images dans le texte. Lors d'un passage à Bruxelles, je rendais visite à Michel Husson avec qui j'étais en contact. La veille, je tombais sur ce projet en me disant qu'il n'y avait qu'un Belge pour publier ce livre.

Un an plus tard, tu as publié aux éditions de La Martinière, un autre livre sur les Maisons de Famille. Donc aujourd'hui ton travail intéresse du monde, non ?

Il semblerait, oui. Il paraît que tout arrive, avec de la persévérance, de la conviction. Je rencontrais Brigitte Govignon, éditrice chez La Martinière, à Arles en 2010, et lui montrais ce projet. Elle a tout de suite aimé ce travail réalisé sur la maison de famille de ma grand-mère. Le projet a circulé chez La Martinière, puis a finalement abouti sur un livre écrit avec la collaboration d'Anne Wiazemsky. C'était une expérience riche en rencontres et collaborations avec les éditrices. Bien que traité de façon très personnelle, le sujet touche tout un chacun. Plusieurs journalistes de presse, radio et télévision qui réalisaient un sujet sur les maisons de famille m'ont contactée pour illustrer leur article avec mes images ou m'interviewer sur ce travail et sur mon expérience. Au printemps, j'étais contactée par une jour-

naliste qui réalisait un reportage pour *Envoyé Spécial* sur les maisons de famille. En faisant ses recherches, elle a découvert le livre et m'a contactée. Le reportage fut diffusé en août 2012. Par ailleurs, une exposition a été organisée à la galerie Binôme, rue Charlemagne, Paris 4 lors de la sortie du livre. C'est une galerie très dynamique spécialisée dans la photographie contemporaine.

Beaucoup de jeunes photographes vont se retrouver dans tes "aventures" éditoriales. De ton côté, es-tu vraiment pessimiste ou l'autodérision est-elle une façon de rester "positive" ?

Peu de temps après la sortie du livre, j'étais invitée par le Club de photographes de Levallois à faire une présentation et parler de mon expérience. Je garde un très bon souvenir de cette rencontre avec les photographes présents. J'ai également eu des messages de photographes qui m'ont spontanément écrit suite à la lecture du livre. Ces messages étaient un soutien important et la critique est toujours bonne à prendre. On a besoin de l'échange et de la confrontation. Et il faut que les images vivent.

Concernant le choix de l'autodérision, je ne pouvais pas rédiger ce livre en étant sérieuse, bien que je dénonce certaines choses aussi. J'ai appris avec le temps à me détacher de la réponse de mes interlocuteurs et à ne pas lâcher tant qu'on ne me disait pas non. À rire aussi de mes échecs, malgré la frustration. C'était peut-être aussi mettre un peu d'humour dans un milieu où tout semble très sérieux, et prendre le contre-pied de ce qu'il ne faut surtout pas dévoiler, mais que beaucoup vivent ou constatent.

Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à quelqu'un qui veut se lancer dans le métier de photographe ?

Y aller, bien sûr. Avec beaucoup de rage et de conviction, je dirais. Nous vivons dans un monde où nous brassons des images quotidiennement. À nous de convaincre de la pertinence de notre travail. Réfléchir à des sujets qui pourraient intéresser les interlocuteurs : rédacteurs, collectivités, institutionnels, tout en gardant sa vision personnelle.

Propos recueillis par J-C Béchet

Les livres

Mon travail n'intéresse personne (105 pages, 24 €) a été publié en 2011 par Husson, un éditeur bien connu à Bruxelles qui est aussi libraire et galeriste!

Nos Maisons de famille avec un texte d'Anne Wiazemsky est sorti en 2012 aux éditions de la Martinière (128 pages, 20 €).

